

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

47, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS - 75006 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 46.33.42.47

CCP 1248.74-N PARIS - Du mardi au vendredi de 9 h à 12 h et de 14 h à 18 h 30

Hebdomadaire - n° 1250 - 26 novembre 1987 - 4 F

D 1250 ÉQUATEUR: DES BLANCS TUÉS PAR DES INDIENS

La mort à coups de lances et de flèches de Mgr Alejandro Labaca, évêque du vicariat apostolique d'Aguarico, dans la jungle équatorienne, et de Soeur Inés Arango Velásquez qui l'accompagnait dans une marche d'approche des Indiens tagaeris, a eu un impact national. Survenu le 21 juillet 1987, l'événement a surpris en raison de la personnalité de l'évêque. Capucin d'origine espagnole, ancien missionnaire en Chine de 1947 à 1953, nationalisé équatorien en 1967, évêque depuis 1984, Mgr Labaca n'était pas un novice dans l'approche des aborigènes. Défenseur des Indiens contre l'avancée des sociétés pétrolières, en compagnie de la religieuse franciscaine Inés, il a en fait été victime des réactions indigènes anti-Blancs. Il était évidemment impossible aux Tagaeris de faire la distinction entre l'implacabilité des sociétés pétrolières et la générosité d'autres Blancs soucieux de défendre les Indiens et leur culture. Le dossier ci-dessous est une reproduction partielle d'un document élaboré par la Conférence des religieux.

Note DIAL

1 - Le massacre

Le 21 juillet 1987 Mgr Alejandro Labaca et Soeur Inés Arango, de la mission du vicariat apostolique d'Aguarico en Equateur, ont été tués par des membres de la tribu des Tagaeris.

Ce mardi 21, vers les 10 H du matin, un hélicoptère de la société pétrolière s'envole avec Mgr Labaca et Soeur Inés Arango à destination de la tribu des Tagaeris. Ils emportent avec eux beaucoup de cadeaux. Le Père Roque Grández, qui avait l'intention de les accompagner pour le voyage mais non dans la descente, reste à terre par manque de place.

Parvenu au-dessus de la clairière et de la case des Tagaeris, le pilote entreprend la descente et les deux missionnaires touchent la terre sacrée des Aucas. L'évêque avait clairement et rapidement donné au pilote sa consigne d'action: s'il levait le bras droit, le pilote devait s'en aller et revenir dix minutes plus tard. L'évêque fait le signal convenu et le pilote s'en va.

Dix minutes plus tard celui-ci reprend la direction de la clairière mais, malheureusement, il n'en retrouve plus le chemin. Les deux missionnaires restent donc isolés. La situation est communiquée au siège de la société et à la mission. Après échange, il est décidé qu'un vol aura lieu le lendemain en début de matinée.

Le mercredi 22, vers 10 H du matin, le pilote de la société et le P. Roque effectuent un vol de reconnaissance et aperçoivent Mgr Alejandro et Soeur Inés étendus par terre de chaque côté de la case, sans vie et percés de lances.

Le pilote et le prêtre retournent aussitôt au siège de la société, à la mission et au camp militaire. Trois hélicoptères sont aussitôt préparés: deux de l'armée et un de la société. Ils emportent les PP. José Miguel Goldáraz et Roque Grández, les pilotes et vingt soldats en armes.

Arrivés sur les lieux les hélicoptères militaires font descendre au sol douze soldats tandis que le P. José Miguel descend de l'hélicoptère de la société. Ce dernier, à la tête du groupe, ouvre le chemin dans l'herbe à coups de machette.

Le corps de l'évêque, nu (1), est très abîmé et lardé de douze lances. Le corps de la religieuse, habillé, est moins abîmé et transpercé de trois lances. Les cadavres sont recouverts de toile plastique et sont hissés dans les hélicoptères. Le retrait des lances des corps morts est une opération douloureuse, dans les larmes, car les quatre ou cinq biseaux de la pointe font qu'on arrache en même temps des lambeaux de chair. Le hissage des cadavres est également difficile.

Finalement à trois heures de l'après-midi, après cinq longues heures, les hélicoptères arrivent à Francisco de Orellana. Toute la population est là, consternée.

De trois heures à neuf heures et demi du soir, deux médecins procèdent au pénible examen des corps et à leur toilette. Le corps de l'évêque était transpercé de trous de flèches et de lances: cent trente-quatre pénétrations. Celui de la religieuse: quatre-vingt-quatre. Un massacre à faire frémir.

2 - Qui sont les Aucas?

L'histoire des Aucas, appelés aujourd'hui Huaoranis, remonte à des centaines d'années. Il semble qu'ils descendent de migrations en provenance du Mato Grosso au Brésil. Ils ont remonté les berges de l'Amazone, poussés par des tribus féroces. Sur le territoire où ils habitent actuellement ils ont dû aussi livrer des batailles terribles.

Le peuple huaorani se répartit sur plusieurs territoires aux antagonismes ancestraux. On compte quatre groupes: les Quitari et les Piyemori, qui ont facilement cédé au monde occidental; les Baiharia, visités par les missionnaires, et les Tagaeri, rebelles n'acceptant pas facilement les rapports avec les Blancs. Ils se connaissent entre eux, mais avec des haines ancestrales. Quelques Aucas se sont plus ou moins intégrés à la civilisation et peu d'entre eux lui restent étrangers. Protégés par l'épaisse forêt, ils évoluent dans une réalité et dans une durée différentes du monde extérieur. Ils appellent les étrangers "cuhari".

L'un des groupes encore intouché est donc celui des Tagaeris. "Tagae" est le nom du chef et "Eri" veut dire groupe. On les appelle aussi "pattes rouges" car ils ont la coutume de se peindre ainsi les pieds quand ils sont en guerre.

Quand les Huaoranis tuent, ils ne le font pas par goût: ils se servent de leurs lances de palmier quand ils se sentent menacés. Leur territoire traditionnel est délimité par les rivières Napo et Curaray et ils sont installés près des rivières Cononaco et Yasuni. Sur une population d'un millier d'Indiens, une cinquantaine restent totalement indépendants.

Les Huaoranis en sont encore pour une grande part à l'ère paléolithique. Ils n'ont pas de vêtement. Ils pratiquent la cueillette des fruits de la nature, la chasse et la pêche. Ils ne plantent que le manioc et la banane. Ils chassent surtout le singe à la sarbacane et à l'arc. Ils ne connaissent pas le sel pour la nourriture ni ne savent utiliser le feu pour cuire les aliments. Ils ne connaissent pas non plus l'usage de la pirogue pour se déplacer sur les rivières. Les Huaoranis vivent en pleine forêt, qui est leur habitat naturel, dont ils sont les maîtres et qu'ils dominent avec beaucoup de facilité. Leur connaissance des éléments forestiers est très vaste. C'est leur mode de défense quand ils sont repoussés par les envahisseurs en pleine forêt, dans les endroits les plus pauvres et les plus démunis.

Leur maison consiste en une hutte rectangulaire avec un toit à double pente fait de branches de palmier entrelacées et descendant jusqu'au sol, et des parois de bambou. Jusqu'à l'arrivée des étrangers ils ignoraient les maladies comme la grippe, la polio-

[1] Dans ses marches d'approche de tribus inconnues, Mgr Labaca prenait la tenue de l'Indien, c'est-à-dire complètement nu et avec une cordelette à hauteur des reins [Ndt].

myélite et autres infections. Leur alimentation est à base de manioc, de fruits de la forêt, de viande de singe, de poisson, de banane et de boisson de manioc.

Ils connaissent le régime du matriarcat, car c'est la femme qui prend les décisions essentielles à la vie de la tribu (2). Dans les tribus huaoranis il n'y a pas de hiérarchie. Personne ne commande personne. Chacun fait ce qu'il veut, quand il le veut, comme il le veut. La permissivité est quasi totale. C'est la tribu qui commande et son seul objectif c'est la survie dans le milieu inhospitalier qui est le sien. La compétition n'existe pas. Personne ne l'emporte sur personne que ce soit à la chasse, à la guerre ou dans les jeux. Ils ne sont habituellement pas violents et, pour eux, retirer la vie à l'étranger n'est pas un mal. Quand ils chassent ils n'abattent que ce dont ils ont besoin pour trois jours. Ils respectent la forêt car, selon leurs croyances, "la forêt les punirait". C'est-à-dire qu'ils ont un grand respect des équilibres naturels. Face au Blanc, ils se tiennent sur la réserve; ils en ont peur car ils le considèrent comme cannibal, croyant qu'il les attire pour les tuer et les manger. La maladie la plus répandue est le paludisme qu'ils ont appris à soigner en partie avec du sel qu'ils apprécient beaucoup pour cela.

Leur monde est peuplé de croyances, de totems, d'esprits et de forces supra-humaines. Le tigre et le jaguar sont l'image du mal. Le serpent a valeur de totem; si on le touche ou le tue, on meurt aussitôt. Leur Dieu est très semblable au nôtre.

Cette ethnie qui, comme nous l'avons dit, vit dans une aire de quelque 18.000 km², au nord-est de l'Equateur, a le "malheur" d'avoir des terres exceptionnellement riches en pétrole, en or, en caoutchouc et en arbres gigantesques.

3 - Le problème des terres de l'Est équatorien

Une grande partie de l'Est équatorien est imbibée de pétrole. Le gouvernement a passé des contrats d'exploitation avec diverses sociétés nationales et internationales. Les sociétés pétrolières, qui entendent augmenter les réserves de pétrole, ont acquis des permis internationaux d'exploitation sans autre considération et réduisent progressivement les terres des Indiens au nom de la civilisation.

Ces territoires ne sont pas du tout vides d'habitants: il y a toujours eu et il y a toujours des tribus aborigènes dépositaires d'une culture aussi respectable que la nôtre, avec ses traditions et ses croyances, avec ses modes de vie et ses comportements humains. Ce sont de plus des Equatoriens auxquels l'Etat doit protection et assistance. Et cette protection doit être sentie par les Indiens. Ce qui n'a pas été le cas.

L'une des sociétés pétrolières ayant obtenu la concession d'exploitation dans la zone des terribles Tagaeris (membres du groupe huaorani) a commencé à travailler avec toutes ses capacités techniques sans tenir compte des droits des tribus indiennes et du désagrément qu'elle leur causait. Cette ingérence du Blanc aboutit à la spoliation des terres indiennes et à la destruction de leurs coutumes, de leurs moyens de subsistance, de leur habitat et, par voie de conséquence, de leurs traditions et de leurs croyances. Quand les sociétés pétrolières arrivent avec leurs énormes machines, leurs avions et leurs hélicoptères, le danger est d'autant plus grand et les aborigènes utilisent alors le maximum de leur force défensive. Mais ils sont toujours perdants car le Blanc s'impose par des armes et des moyens supérieurs à leurs lances et flèches empoisonnées.

Dans les premiers mois de la prospection pétrolière, les sociétés ont essayé de faire travailler les Huaoranis aux sondages effectués sur leur territoire; mais tous les efforts pour utiliser une telle main d'oeuvre bon marché ont été vains. Par la suite ce furent de violents affrontements et hostilités de part et d'autre. Mais dans la forêt, il est difficile d'attaquer ses maîtres car un Huaorani avec sa lance y est plus efficace que cent missiles... On dit que, dans le passé, certains sont allés jusqu'à leur donner de la nourriture empoisonnée afin d'exterminer des tribus

[2] D'où la présence de Soeur Inés auprès de Mgr Labaca pour l'expédition d'approche (NdT).

entières. De plus, l'Institut linguistique d'été (organisme protestant) a utilisé des méthodes d'évangélisation qui n'ont pas grand'chose à voir avec la libération que Jésus-Christ nous a apportée, car il s'agit d'une domestication à l'occidentale qui fausse leur sens moral et ignore leurs traditions et leurs cultures (3).

Mais s'il est certain que l'Equateur a le droit de veiller au développement économique du pays en augmentant ses ressources pétrolières pour assurer la stabilité et le bien-être de la population, il ne peut cependant ignorer qu'il doit le faire dans le respect de l'habitant de l'Est, lui aussi équatorien, qui a plus que personne le droit de posséder les terres qu'il utilise et qu'il a hérité de ses ancêtres.

Le gouvernement doit repenser le problème des tribus de l'Est, de leurs droits territoriaux, de leur assimilation à la collectivité équatorienne en sauvegardant leur identité. Cela va au-delà de simples calculs économiques et c'est beaucoup plus important que l'aventure de la recherche de pétrole dans la forêt qui a ses maîtres ancestraux, nos frères de l'Est.

L'invasion des territoires de l'Est équatorien et les réactions violentes des Indiens doivent nous amener à une sérieuse réflexion pour une rectification immédiate de la politique menée dans cette région comme dans le reste de la forêt équatorienne.

[3] Sur l'Institut linguistique d'été, cf. DIAL D 736 [NdT].

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, nous vous serions obligés d'indiquer la source DIAL)